

LA GAZETTE DES LYCÉENS



de T^{le} L du Lycée Nicolas Appert d'Orvault et les élèves de 2^{nde} C du Lycée St Stanislas de Nantes



MIDIMINUITPOÉSIE #17

FESTIVAL POÉSIES / MUSIQUES / ARTS VISUELS
DU 22 AU 26 NOVEMBRE 2017 - NANTES

NOVEMBRE 2017

EDITO

par Guénaël Boutouillet*

Faire une gazette c'est un ensemble de choses, dont : des manches retroussées et des doigts douloureux / des fronts qui s'effleurent pour tout absorber / des écrans qui désignent le poète à méditer / de l'étonnement / l'implication des élèves, leur surprise, leur étonnement / le stress et l'impression d'un défi à mener, leur dépassement dans le travail d'écriture / des ponts qui sautent et une marée ankylosée / des poètes dont certains semblent fous / des lectures en Majesté / l'écoute de voix douloureuses enfermées à l'extérieur / la fierté de verbaliser et de construire du sens / la satisfaction de voir les élèves soigner leur article, rentrer dans le jeu, la fierté qui va avec / la surprise, l'étonnement, la curiosité par rapport à certains textes / Le rire de tous les possibles.

*Guénaël Boutouillet a accompagné les élèves pour la lecture des livres et l'écriture des textes publiés ici. Il vit à Nantes, où il travaille comme critique littéraire. Il participe au site remue.net, et gère le site Matériau composite. Il anime régulièrement des ateliers à destination des professionnels du livre.



La Patagonie, de Perrine Le Querrec (Les Carnets du Dessert de Lune, 2014)

ROMANE, ELIO & JULES

*Je n'écris pas une histoire mais une langue,
je n'écris pas une situation mais une forme,
je n'écris pas des personnages mais
des langages.*

C'est ainsi que Perrine Le Querrec décrit son style d'écriture caractérisé par de nombreuses ruptures et discontinuités entre les 88 poèmes composant *La Patagonie*.

Le titre peut être interprété comme la zone géographique qui pourrait correspondre à un idéal propre à elle ou comme la pâte-agonie où les poèmes seraient jetés dans le livre sans aucun lien ni ordre apparent, tels des flashes ou des fragments de souvenirs de son enfance que l'on devine peu joyeuse. En effet, elle se remémore, la solitude, la peur et la violence subie durant sa jeunesse, par des mots forts pouvant « choquer » :

*Que savez-vous de l'enfance, de ses
brûlures [...], de ses labyrinthes sanglants ?
Au fond de moi luttent dieux et démons.*

Les formes des poèmes sont irrégulières, en effet on retrouve des poèmes écrits en prose, que l'on pourrait qualifier de récits brefs, et d'autres versifiés. On remarque la présence de questions rhétoriques traduisant son hésitation et ses tourments. Certains poèmes présentent peu de ponctuation, ce qui ralentit le rythme des textes écrits de la plume de Perrine Le Querrec. De ce fait, le lecteur segmente lui-même les poèmes, ce qui laisse plusieurs interprétations possibles. De même, les titres de chaque poème sont simples : *Les grincements, Toujours* et laissent également place à l'imagination du lecteur.

Mon chien et moi, de Benoît Toqué, (texte lu à Bruxelles, 2014)

ANNE & SIXTINE

Il commence par dire que son chien et lui ne l'ont pas voulu, (oui mais quoi ?) Que son chien n'a pas fait exprès, et que c'est la faute de la personne à qui il s'adresse. Au début de son histoire, le chien dormait tranquillement, la personne s'approchait et le caressait.

Il nous dit que quand la personne touche l'oreille de son chien, le chien ne comprend pas et a peur.

Il nous apprend que lui et son chien travaillent ensemble, que son chien c'est son travail, qu'ensemble ils sécurisent.

(On suppose donc qu'il est vigile ou qu'il travaille pour la sécurité avec son chien.)

Il reproche de s'être approché trop près du chien et que l'attaque du chien était bien normale, bien instinctive.

Il accuse (oui mais qui ?) du fait que son chien est mort pour sa bêtise et qu'il a dû beaucoup dépenser à cause de cette bêtise. (Oui mais quelle bêtise ?)

Il nous confesse qu'il se sent maintenant seul.

La première fois qu'on a vu cette vidéo, ça a été très surprenant, car Toqué a une posture particulière, penché sur sa feuille et son micro. Sa voix exagère parfois sur certains mots ou certaines phrases. Il a aussi une intonation spéciale, un peu maniérée ce qui donne donc de la vie à ses histoires. À première vue, toutes ces vidéos semblent incohérentes. Le langage est familier, ses phrases s'éparpillent un peu partout pour que le texte devienne incompréhensible. C'est une forme de poésie qu'on ne connaissait pas. Le poète semble être dans son monde parce que la poésie qu'il nous présente n'est pas très conventionnelle.

Ma maîtresse forme, de Sophie Loizeau (Champ Vallon, 2017)

TITOUAN, HELOÏSE & ANNE-SOPHIE

Dès la lecture du titre de son recueil, plusieurs pistes sont envisageables pour aborder l'œuvre : à chacun sa première impression. La maîtresse se réfère-t-elle à une institutrice ? Une amante ? Ou encore une dominatrice ?

De la nature

Sophie Loizeau partage son interprétation du Naturewriting. Sa couverture, peu évocatrice, laisse distinguer une forêt, dans des tons très sombres et restreints (noir, blanc, gris).

Dans son écrit, la nature est un élément majeur et omniprésent, elle ne suit aucunement les codes classiques de la poésie. Les références à l'auteur américain Jim Harrison sont faites dans son œuvre et dans la postface. Ce dernier est assimilé au mouvement nord-américain du Naturewriting qui consiste à intégrer des éléments de la nature dans des écrits.

De la forme

Dès le titre, apparaissent des questions, notamment sur les différentes interprétations possibles du mot *forme*. L'auteure explique la forme et la poétique de son travail dans sa postface. L'œuvre met l'accent sur la phonétique et plus particulièrement sur l'alphabet phonétique – une relecture est possible, présente sous chaque poème. Sophie Loizeau produit des poèmes courts et au premier abord dénués de signification. Elle concilie le Naturewriting avec un engagement féministe revendiqué (*vieille haine du mâle dominant*).

Pour mieux comprendre ses poèmes qui peuvent sembler compliqués et difficilement accessibles, analysons un passage choisi :

*Dater la chute de Little foot en dépit de mille
feuilles des planchers où il chut jusqu'à nous.*

Ici, un jeu de mot est créé entre *chute* et *chut* qui apparaissent comme identiques mais qui signifient tomber et ne pas réussir.

De plus, la référence « inversée », à Bigfoot, ce personnage légendaire vivant au Canada et au USA, est illustrée avec ce que l'on pourrait appeler son antithèse : *Little foot*.

Le mille-feuilles des planchers se réfère à la pâtisserie à plusieurs étages. Les étages sont ici remplacés par des planches qui se rapprochent plus d'un coté architectural. Les feuilles rappellent également la nature et la forêt. L'auteur parodie les acquis et expressions françaises en créant un décalage de son et de graphie. Le Naturewriting est encore et toujours omniprésent.

Revue Nioques n°14 & 15,
dir. Jean-Marie Gleize,
(La Fabrique, 2015)

PAULINE, ANDRÉA, MARINE,
AMANDINE & CLAIRE

La revue *Nioques* est créée en 1990 par Jean-Marie Gleize / Il s'inspire de nombreux poètes comme Ponge, ou encore Christophe Tarkos / Un poète français sortant des codes classiques / Il réalise des poèmes contemporains hors du commun / Il interprète ses poèmes de manière animée / à l'aide de sa façon de parler et de sa présence scénique *Nioques* est l'écriture phonétique de « Gnoque » / Cela signifie connaissance / Le but de cette revue est de critiquer la poésie classique / le conformisme / *Nioques* se veut avant-gardiste et expérimentale / Le numéro 14 de la revue *Nioques* est un numéro Spécial Italie paru en 2015

Au premier abord, la couverture fait penser à des dessins primitifs / Réalisés à partir de traits fins / De loin, on ne voit qu'un gribouillis, difficilement perceptible à cause des couleurs choisies / Le blanc fait ressortir les écritures / Le vert foncé choisi pour le fond fait s'estomper les dessins rose terne / Si on se rapproche pour voir plus distinctement les dessins, on remarque que ce sont des scènes obscènes qui sont représentées / Voire quasiment érotiques / parfois sanglantes / Les dessins sont difficilement compréhensibles / dans un style rappelant ceux d'un enfant ou de graffiti évoquant des scènes sexuelles / Le nom de la revue, écrit de manière brouillonne, rappelle la graphie d'une personne en bas âge ou bien d'un adulte frustré / La quatrième de couverture donne le nom des auteurs présents dans le numéro / On peut remarquer une envie de sortir des normes / Mais aussi une envie de se rapprocher d'un aspect imagé / Le numéro 14 insère des photos des auteurs floutées / Le numéro 15 met en place des poèmes en image / Il y a une utilisation des procédés du cinéma / Le numéro 14 contient des photos des artistes / A contrario, la revue 15 efface la présence des artistes au profit de photos en lien avec des performances artistiques ou directement liées aux poèmes / Malgré la présentation similaire des deux numéros / Les revues *Nioques* présentent toutes à leur manière, une part d'originalité / L'inconstance dans la constance, tant recherchée par les anticonformistes.

La Baie des cendres,
Stéphane Bouquet & Morgan Reitz
(Warm, 2017)

HELENA

Stéphane Bouquet est né en 1968 à Paris. Scénariste et critique de cinéma, il a aussi écrit beaucoup d'œuvres littéraires, principalement des poèmes.

Après sa rencontre avec le photographe Morgan Reitz, Stéphane Bouquet a écrit ce livre inspiré des photos de ce dernier, *La Baie des cendres*, publié en novembre 2017.

Les photos sont toutes rassemblées au début du livre ce qui laisse penser que l'auteur nous laisse le choix de leur relation avec le texte. Cela accentue le fait que le texte a été inspiré des photos et non l'inverse.

Les poèmes parlent d'une femme un peu âgée (*Moins fatiguée ou encore jeune*), qui se perd dans une ville inconnue : *égarée dans une ville sans signe distinctif*.

Le texte est sous forme de prose poétique. L'auteur n'utilise pas beaucoup d'adjectifs mais fait beaucoup de longues comparaisons qui se mêlent au fil de l'histoire :

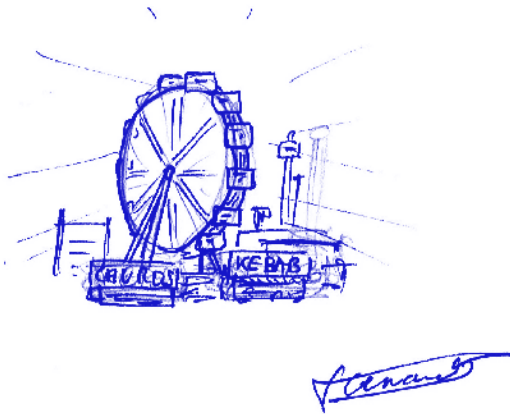
Nous sommes sur un pont au-dessus de l'eau et le ciel est aussi orange qu'un jus multi-fruits bio vitaminé menthe. Beaucoup de questions ont des réponses vagues : *Si elle attend assez longtemps, le bruit des mots qu'elle a prononcés jadis reviendra peut-être hanter sa mémoire non? C'est possible.*

Comme les photographies sont des vues de Nantes qu'on ne reconnaît pas tout de suite, ce texte mystérieux nous incite à rêver d'une histoire plus concrète avec le peu d'éléments que l'on comprend du roman.

ÉCRIRE AVEC
Nous avons décrit à notre façon les images de Morgan Reitz avec les mots (noms communs, verbes, adjectifs) du livre de Stéphane Bouquet.

On voit des arbres étonnants au bord de l'eau, des immeubles distinctifs les uns des autres et un ciel tout simplement miraculeux et torride. Et un kiosque simple au milieu de tout ça. Je peux comprendre que c'est ma ville, c'est Nantes.

Dans la ville, on la voit mais encore plus la nuit où les jeunes viennent s'amuser
En ce lieu, où on évite de penser à nos problèmes en s'amusant
C'est animé sans arrêt jusqu'à que le ciel devienne orange, et, souvent à ce moment tout le monde est fatigué
Même pendant un temps pluvieux ou même neigeux, des personnes ne cessent de venir, ce sont des hommes étonnants



Dans ce monde où les Hommes travaillent sans relâche

Ciel jaune du matin au soir
l'eau vitaminée du fleuve reflète la couleur orangée du ciel avec panache
le doux son des vagues se répète du matin au soir
comme le bruit incessant de l'usine fatiguée par les souvenirs de son histoire
Hommes traversant ponts et rivières, évitant de tomber dans l'oubli

LÉONARD

Le ciel est jaune, les bâtiments grisés , on peut voir des arbres distinctifs les uns des autres avec des couleurs différentes. L'eau, d'une couleur incertaine nous fait voyager sur le fleuve de cette ville.

THOMAS

Je voyage.
Les arbres sont étranges. Je suis fatigué. J'ai des somnifères. J'évite la ville. C'est difficile. Je vois orange. C'est simple. Je voyage. Je décris une mangue. Elle est orange. Je vois l'arrêt. Je danse, tout simplement. J'invente les mots, les phrases. Le fleuve orange chuchote. Je le vois, je voyage.

CLÉMENT

Le ciel est orange, on voit un pont les nuages sont jaunes cela produit un sentiment de sportivité de jus de mangue extrêmement vitaminé on peut décrire un rythme spécial.

HENRI

Le ciel est jaune. Un arbre se situe au milieu du paysage. La végétation est rouge, on voit une image vitaminée.

La faible présence des nuages décrit l'environnement. La ville n'apparaît pas au large du paysage.

MÉHINE

Textes alimentaires, Fernand Fernandez (Vanloo, 2016)

EMMA & JULIETTE

Le recueil est bleu marine, comme s'il avait été peint, à la manière du bleu de Klein. La typographie du titre est ordinaire et structurée, blanche et de taille moyenne. Il y a un poisson-lune. Le synopsis est assez cru, avec des termes redondants tels que le sexe (l'organe ou l'acte en lui-même) et les animaux. On ne sait pas exactement ce qu'il s'y passe... On ne sait pas exactement ce qu'il se passe dans ce recueil...

On y observe 11 dessins en amorce de chaque poème. Sont-ils fait au fusain, au crayon à papier? Ces dessins représentent une sorte d'ogre qui attend de manger, qui mange, qui se mange lui-même. On peut y voir une description pessimiste de l'homme. Certains sont plus sombres que d'autres.

Abstrait. Étrange. Effrayant...

On remarque un écho des titres dans les poèmes? La soupe prémondiale: anaphore du mot **soupe**. Il y a aussi des jeux de mots dans les titres majoritairement en rapport avec la nourriture? Un pot-au-feu de cannibales d'hommes, Le talon de jambon, L'infinoeuf.

On commence à comprendre ce qu'il se passe dans le recueil... Que ce dernier est formé en prose (sauf un qui est à la fois en prose et en vers? **Le Cacâtre**. Mais aussi **Le point sur le réel** qui est structuré en paragraphes). Ces poèmes sont ponctués principalement de virgules et de peu de point, ce qui forme des phrases longues. On peut voir dans L'infinoeuf qu'il y a majoritairement des phrases interrogatives.

On se demande si l'homme n'est pas comparé à l'animal et le sexe à la nourriture. On ne sait pas exactement ce qu'il se passe dans ces vidéos...

Des lieux étranges, une voix qui porte, un accent du « nord » assez prononcé, un style atypique des années (80-70-50?), toujours accompagné de ses textes.

On peut le retrouver debout dans sa cuisine (Objet troué), la vidéo est en noir et blanc, il ne regarde pas la caméra, il lit son texte puis le jette? n'en a-t-il plus besoin? Il accentue le mot **chien** ou **chienne**, et **sexe**, peut-être une comparaison de l'homme au chien?

Pour le texte **L'alimal**, il décide de le mettre en scène dans un champ, on peut entendre l'anaphore du terme **poisson**, champ lexical de la nourriture? (**ratatouille**, **pâté**, **saucisse**, **fromage**). On peut sans doute y voir une comparaison de l'homme à l'animal?

Dans **Le point sur le réel**, Fernand Fernandez se trouve dans une usine d'œufs, avec des œufs à ses pieds, il parle de manière saccadée, pour beaucoup de début de phrase il introduit le mot **Réel** qui est présent dans le titre.

Ce texte dénonce t-il la consommation de viande?

On ne sait pas exactement ce qu'il se passe dans ce recueil...

On ne sait pas exactement ce qu'il se passe dans ces vidéos...

On ne sait pas exactement ce qu'il se passe dans sa tête...

VHS (Very Human Simplement), de Nicolas Vargas, (Lanskine, 2017)

PAULA & MARION

Je lis un acronyme en guise de nom d'œuvre, il fait référence aux cassettes probablement en lien avec son enfance.

Je vois le logo de la Collection Poéfilm sur la 4^{ème} de couverture, le livre s'accompagne d'une création filmée autour de la lecture du texte.

Je vois que le livre est **dédié à Élise** et composé de 9 parties/chapitres, **JE SUIS, PAULETTE, Mémé PAL SECAM, LE CALIN DU PIED, FCGB, MA PISTE AUX TOILETTES, MA COTE D'ARGENT, DE LA CRETE JE-TABLE et BAFES**.

Je vois une esthétique excentrique, visuelle grâce à la présence régulière d'empièchements comme une photo ou encore un code barre.

Je lis différentes langues, alors je me demande si l'auteur désire toucher un large public.

Je lis de nombreuses références, pour tous les âges et toutes les classes sociales, notamment par la variété des langues employées ou les multiples références littéraires et populaires.

Je me demande si les choix typographiques sont liés à la lecture expressive du texte.

Je lis des paroles de chansons. Je vois une partition, une inspiration de l'écriture grégorienne. Je me demande pourquoi certaines pages sont si perturbantes.

Je lis certaines phrases qui ne veulent rien dire, ou dont le sens est complexe à interpréter.

Je vois que certaines pages sont presque blanches, je me demande pourquoi aucune page est entièrement « exploitée ».

Je me demande pourquoi l'auteur fait des copié-collé tirés de Wikipédia, comme par exemple donner la définition de **l'aphasie de Wernicke**.

Je lis la répétition du mot **baffe** typographié différemment que le reste de la page, comme si l'auteur avait un bug.

Je vois des transitions nettes et brusques, l'auteur passe d'une page saccadée par l'écriture à une page épurée avec une simple phrase en son centre. Ainsi, il fait ressortir le caractère vide de celle-ci.

À première vue, je vois que le livre est « iconoclaste », c'est-à-dire en dehors des codes. Je vois que l'originalité et la créativité font la modernité de l'œuvre.

,dit le fusil de chasse à la tête, de Saul Williams (Caedere, 2008)

MARION, MARINE & ALIA

C'est un poète, musicien, interprète et acteur; de plus c'est un des pionniers du slam.

Ce recueil de poèmes traite de la religion. L'auteur partage sa vision du monde et se sent protégé par Dieu. Durant tous les poèmes l'auteur évoque le fait que Dieu pourrait être une femme. Le poète s'imaginer alors une relation avec cette femme.

Dans les poèmes, les polices de caractères sont différentes (grosses, petites, en gras). Sans doute pour insister sur certains passages, certains mots. La ponctuation peut prêter à confusion, par exemple, il y a un point au milieu d'une phrase mais dans le commentaire de la phrase suivante il n'y a pas de majuscule. Pour écrire le verbe « tombe », il dessine le « T » comme la croix d'une tombe, mais le « T » est également barré, comme en refus de la mort. Durant tout le recueil, de nombreuses références au sexe sont faites.

Au début du livre, il fait une parenthèse assez étrange: **Et en pensant à ma petite amie, je fus tenté de la plaquer car elle dormait trop**. Le fait de trop dormir ne ferait-il pas référence au conte de la Belle au bois dormant?

Ailleurs, la phrase **ce livre est le résultat d'un baiser** peut laisser penser que le poète aurait pu s'inspirer d'une histoire amoureuse personnelle ou tout simplement d'un baiser, pour écrire ce livre.

Par la suite, il fait référence à Shakespeare avec la citation **Être ou ne pas... Voir ou ne pas pas...** qui rappelle la citation **Être ou ne pas être** de la tirade d'Hamlet, pièce du drame anglais (dont il affirme sans doute par là l'admiration qu'il lui voue).

Pour conclure, le poète considère son recueil comme une « absolue réalité » et se sent le Dieu de celle-ci.





**Je viens de la nuit /
Vengo de la noche,**
de Myriam Montoya
(Le Castor Astral, 2006)

JULIETTE, QUITTERIE & ERYNE

Myriam Montoya est née en 1963 à Bellos en Colombie. Durant sa vie, elle a vécu en Floride puis à Paris où elle a publié beaucoup de poèmes. Elle a traduit de jeunes poètes français et une anthologie de poésie africaine d'expression française.

Le recueil **Vengo de la noche** a été écrit en colombien puis traduit en français par Stéphane Chaumet sous le titre **Je viens de la nuit**. Ce qui nous permet de lire les poèmes en colombien sur les pages paires et en français sur les pages impaires. Myriam Montoya écrit en vers libres, sans rimes et en strophes hétérométriques (vers de longueurs différentes). Dans son recueil, les poèmes sont de taille aléatoire, soit de plusieurs pages soit d'une demi page.

Elle dédie certains de ces poèmes à ses proches comme sa mère, Mercedes, et d'autres. Myriam Montoya raconte son histoire à travers sept thèmes, de son départ de Colombie jusqu'à son arrivée à Paris comme elle le raconte dans ce poème :

Toutes les feuilles tombant vers l'abîme

Dans la quiétude opaque des toits

Des balustrades vieillissantes

Des ponts tendus silencieux

Sur les arches du temps

Paris sans étreinte au tournant des rues

Sans baisers auprès des fontaines

Sans caresses s'éveillant

(extrait d'Anonyme à Paris)

Elle raconte son ressenti de son voyage avec des images et des symboles plutôt qu'avec des détails et des exemples concrets.

En exergue, sur la quatrième de couverture, Myriam Montoya ajoute : **La poésie n'a jamais changé et ne changera pas le monde, mais elle intervient, par la parole, dans le monde. La poésie ne se réduit pas à rendre plus supportable la réalité, elle est l'énergie qui traverse la réalité, qui la remue. Alors, pour quelques-uns, la poésie devient essentielle.**

Nous sommes du même avis que Myriam Montoya. Pour nous la poésie ne changera pas le monde mais peut amener à réfléchir, se remettre en question et aider certaines personnes en devenant essentielle.

VHS (Very Human Simplement),
de Nicolas Vargas
(Lanskinge, 2017)

LÉA, ANNA & MARINE

Le livre est séparé en neuf chapitres qui racontent chacun un passage de l'enfance et l'adolescence qui ont marqué Nicolas Vargas.

Dans ce recueil, la typographie est différente des poèmes « classiques ». Il joue avec la police d'écriture comme par exemple dans le poème où il parle de sa grand-mère qui a du mal à s'exprimer après son AVC : il écrit ses paroles en gras et il utilise la lettre M qu'il met en majuscule ou en minuscule en la répétant à plusieurs reprises. C'est le cas également dans le texte **Baffe** : il emploie ce mot en permanence en jouant avec la typographie ; le mot baffe apparaît partout en majuscule et en gras.

Par ailleurs, Nicolas Vargas inclut dans son livre quelques extraits de chansons qui l'ont marqués pendant son enfance comme l'hymne des Girondins de Bordeaux :

Si T'es Fier De Tes Couleurs

Reprenons Ce Chants Tous En Cœur

Bordelais

Oh Oh Oh

Oh Oh Oh Oh Oh Oh

Dans les vidéos de Nicolas lorsqu'il est sur scène, il lit ses textes en faisant des gestes exagérés et aime interagir avec le public. Il s'exprime vivement et à voix haute en accentuant les mots, ce qui le rend captivant et donne vie à ses textes. Il est remarquable et remarqué par ses performances sur scène. Il lit ses poèmes d'une façon particulière qui ne correspond pas forcément à ce qu'on attendait en lisant nous-mêmes les textes. Cette originalité nous a fait aimer ce recueil.

Anarchie des octaves,
de Thomas Chapelon
(L'Arachnoïde, 2017)

ALEXANDRE & JULIEN

« demeurez sur le plateau »

Sur la première de couverture noire, il n'y a que le nom de l'auteur, puis le titre du livre suivi d'un sous-titre : **Les ponts ont sauté** puis, en bas de couverture le nom de l'éditeur : **L'ARACHNOÏDE**.

Dans le livre les blancs sont disposés de telle manière qu'ils évoquent des trous de mémoires, (cela nous fait penser à une partition de musique) ce qui donne une forme anarchique au texte. Rien qu'à la première page du livre, on constate une ambiance sinistre : **crever, naufragé, mort**. Il oppose, confronte plusieurs idées contradictoires, il utilise de ce fait plusieurs oxymores : « je suis le blanc noir » ; « immobile, était en mouvement »

Le « je » pourrait être impersonnel et s'auto-désigner, comme il pourrait se référer à quelqu'un d'autre, à un personnage abstrait qui se questionne lui-même ou bien à son

« moi » intérieur (qui laisserait exprimer ses pulsions par écrit au détriment de la logique des propos tenus, ce qui expliquerait alors pourquoi ses pensées paraissent irrationnelles).

On ne peut pas dire que ce livre est un recueil mais plutôt un long poème. Il n'y a pas d'analogie entre les idées proposées par l'auteur. On se demande si le narrateur est fou : **Dans la salle d'attente de la psychiatrie**. Parfois le narrateur utilise la fin d'une phrase pour la reprendre ensuite.

On remarque également une impression de suffocation (**Le principe...Est...de...Le principe est de**) de l'auteur, il y a à chaque page (au premier abord) une construction incohérente : en d'autres termes, l'ensemble du poème insiste sur la maladie dont semble souffrir l'auteur, comme si il oubliait ce qu'il voulait dire, puis retrouvait ses mots juste après, pris d'une amnésie périodique.

On constate une séparation entre les deux parties, **Anarchie des octaves** et **Les ponts ont sauté**. La transition est clairement marquée car, sans elle, on ne saurait distinguer la différence entre les deux poèmes. À une différence près : le **je** est beaucoup moins utilisé.

Je ne pourrais lire ce que j'écris, dernière phrase, confirme la difficulté de l'auteur à écrire et relire ce qu'il a lui-même écrit.



Ma maîtresse forme, de Sophie Loizeau (Champ Vallon, 2017)

LILAS, JADE & TITOUAN

Sur la couverture, une photographie floue, et en regardant bien nous pouvons voir une route qui part d'en bas à gauche de la photo pour rejoindre le centre avant de disparaître vers les arbres.

Nous nous sommes intéressés au *naturewriting* écrit sous le titre : Sophie Loizeau rend hommage aux auteurs anglo-saxons qui écrivent sur la nature dont elle aussi s'inspire.

Elle dédie également un poème au père Gilbert du Togo :

*magie blanche le rite de l'encens
le prêtre et son encensoir cadencé
africain*

ont marché en soigneux tout autour du cercueil

Le livre comporte cinq chapitres; tout d'abord la ville, la mer, la nature, les animaux ainsi que sa touche personnelle. L'édition est bilingue, marquée ainsi : *écrit/dit*, terme qui nous a fait penser à un livre en français/langue étrangère. En fait, les poèmes sont en français et réécrits en phonétique. Mais la phonétique utilisée n'est pas internationale, Loizeau a créé la sienne; une forme d'autorité s'installe dans le livre, d'abord dès le titre *Ma maîtresse forme*, puis avec cette phonétique propre.

Nous avons trouvé ce livre perturbant à cause de son style, si particulier : aucune ponctuation, ni majuscules, des associations de mots insensées :

les bébés poires ont survécu par les roses

À la première analyse, nous avons lu sans comprendre, sans trouver de signification aux poèmes. Puis, après avoir étudié le livre dans tous les sens, nous avons trouvé une certaine clarté dans ses expressions, de nombreuses références à la nature :

*contenir dans nos bras la fonte des glaciers
protéger l'iceberg
sinon par l'enveloppement de tissus
de bandes géotextiles*

Ainsi que des faits racontés, où l'auteur dévoile une partie d'elle-même :

*une petite mésange postée sur le prunus
alors que je suis sans nouvelles
me prie de réintégrer ma merveilleuse moi*



78 moins 39, Corinne Lovera Vitali (louise bottu, 2016)

JADE, CASSIOPÉE & ANGÈLE

Le titre de l'ouvrage est une soustraction : *78 moins 39*, il correspond à la différence d'âge entre l'année de décès de son père et l'âge qu'elle avait à ce moment. Ainsi elle a la moitié de l'âge de son père lorsqu'il décède. Puis le dernier poème est le 39^{ème}, l'âge auquel son père décède. Nous ressentons que sa vie s'arrête.

Corinne Lovera Vitali se sert de ses expériences passées pour écrire des poèmes qui retracent son enfance jusqu'à ses 39 ans. Les souvenirs d'enfance de l'auteur sont ancrés dans sa mémoire ; de ce fait elle nous les raconte avec précision.

*J'ai mangé des bananes dans la cabane,
j'ai mangé des mûres que j'ai payées avec
des pierres, de la boue sèche, des poires
dures comme des pierres payées avec
des feuilles...*

Lors de notre lecture, nous avons remarqué que les poèmes semblaient destinés à une lecture orale. En effet, ce recueil n'est pas commun, car il y a une répétition de mots, peu de ponctuation, des phrases longues, et beaucoup d'anaphores. Ainsi, ce début de poème :

*Il n'y a qu'à, il n'y a, il n'y, qui est ce qui n'y a
qu'à, il y a à, il a à y...*

est exemplaire de sa façon de faire. Comme dit précédemment il n'y a pas de points ou de ponctuation qui terminent clairement les phrases, mais des virgules ou des points-virgules,

... ; ; ;

Cette répétition et cette absence de certains signes de ponctuation donnent ce côté saccadé qui porte la colère et l'intensité du message qu'elle veut faire passer.

La Patagonie, de Perrine Le Querrec (Les Carnets du Dessert de Lune, 2014)

MANON & SHANNON

La Patagonie de Perrine le Querrec est un recueil de poèmes paru en 2014.

Le titre de ce recueil semble avoir été finement étudié

La Patagonie peut se rapprocher de « pâte d'agonie », un amas d'agonie, l'auteur semble réifier l'agonie, elle semble faire de cet état d'agonie un matériau qui peut s'amasser.

La couverture du roman représente une femme et son reflet au travers d'une fenêtre, cette même image laisse présupposer que ce roman est une ouverture sur les sentiments les plus intimes de l'auteur, pour autant il semblerait que le fait que le lecteur entre dans

MIDIMINUITPOÉSIE #17

cette intimité par une fenêtre ce qui suggère un certain voyeurisme. L'auteur se mettrait alors à nu malgré elle.

La Patagonie est un état d'Amérique du sud, plus communément appelé « la terre de feu ». Le mot feu peut ramener à l'enfer, qui lui-même évoque la mort, qui elle-même est en lien avec l'agonie, qui se rapporte au titre initial et au premier jeu de mot évoqué.

Cette poésie est introspective, son atmosphère est sombre, presque malsaine, elle semble traduire d'un grand mal-être chez la poétesse qui se livre sur des sujets tels que l'enfance, les comportements humains ou encore la société actuelle qu'elle dénigre tout en exprimant son inconfort au sein de celle-ci. L'auteur use d'une écriture très sensitive et proche du corps.

La Patagonie est un état situé entre le Chili et l'Argentine, le climat y est froid et sombre, la nuit y est presque permanente. Tout comme l'atmosphère de ce recueil.

3 amis discutent devant une vidéo de Benoît Toqué

PIERRICK, ANTHONY & LÉONARD

Mathieu : Eh, c'était quand même très drôle cette vidéo, c'est un humoriste ?

Paul : Mais non Mathieu, c'est un poète contemporain qui se sent mal dans sa peau, il se sert de ses textes pour s'exprimer, tu n'as pas remarqué qu'il était renfermé sur lui-même ?

Henri : Enfin Paul, tu vois très bien qu'il peut être violent dans ses textes, par exemple dans *Mon chien et moi* la répétition de *mon chien* accentue l'évolution des paroles qui deviennent de plus en plus agressives, ce mot va changer de sens pour passer d'un surnom d'affection à un cri de désespoir puis à un hurlement de colère.

M : Ses phrases sont trop violentes, je ne vois pas l'intérêt d'être aussi agressif pour faire passer un message...

H : Oui mais sa violence le fait paraître naturel et nous donne l'impression qu'il invente ses textes sur le moment, c'est ce qui renforce le côté authentique de ses textes et le rend imprévisible.

P : De plus, cette violence est sans doute pour extérioriser son mal-être qui ressort de par son apparence approximative, mais ses paroles transcendent ce qui peut ressortir de ce qu'on voit dans la vidéo où la mise en scène le fait paraître mal à l'aise.

M : Mais on ne comprend rien à ce qu'il raconte, il n'y a aucun lien entre ses différentes phrases.

P : Pour moi cela relève de son génie artistique, tu n'as peut-être pas compris le texte mais les références médicales peuvent exprimer son mal-être dans la société.

H : Ah c'est sûr ce n'est pas à la portée des poètes en herbe, il faut être attentif aux détails qu'ils soient au niveau des textes ou

de la vidéo, nous pouvons ressentir son malaise face caméra et son génie de par ses qualités poétiques, une fois ces détails compris le sens de toutes les métaphores et les oxymores devient beaucoup plus accessible par exemple.

M: Bon, on va se promener mon chien et moi, lui me comprend au moins.

Et les 3 amis repartent découvrir d'autres poètes.

Une Promesse/ Una Promesa, de Carlos Castillo (in. Anthologie de la poésie colombienne contemporaine, L'Oreille du Loup, 2017)

KYLIAN

Carlos Castillo est né en 1966. C'est un poète, un romancier, et professeur d'université, maintes fois récompensé pour ses œuvres (en 2002, il a reçu le Prix National de Poésie; en 2007, le Prix livre de Poèmes CEAB; en 2012, le Prix Biennal du roman court).

Dans le texte français, j'ai compté qu'il y a un vers de moins que le texte espagnol. Dans celui-ci, les vers sont plus longs que ceux du texte français, à l'exception des vers 5, 13 à 18 et 23 où ils ont la même longueur, et des vers 8 à 9 et 20 où ils sont plus courts. Aussi, la ponctuation est placée aux mêmes endroits dans la version française et espagnole, à l'exception du vers 4 de ce dernier où se trouve une virgule de plus.

Dans le texte français, au vers 1, j'ai lu l'élément un **fleuve secret** qui me fait voir le Styx sous le Mont Olympe.

Aux vers 2 et 3, j'ai lu les éléments **les morts naviguent; guidés par un batelier aveugle** qui me renvoient aux morts menés à travers les enfers par Charon sur le Styx.

L'élément que j'ai lu aux vers 5 à 7 **le cuivre pressé que les proches placent sur les yeux de ces navigateurs** me font penser à l'offrande faite par les proches du défunt comme paiement au passage des morts vers les Enfers, **les navigateurs** référant aux morts.

L'élément **l'eau taciturne qui se fait jour sur mon visage** renvoie aux larmes qui coulent.



Textes alimentaires, de Fernand Fernandez (Vanloo, 2016)

VICTOR, MARTIN & LUCAS

Né en 1976 à Istres, Fernand Fernandez s'exprime de multiples façons dont l'écriture, la photographie, le dessin, les lectures publiques et la musique.

Textes alimentaires comprend des textes et poèmes concernant l'alimentation sous toutes ses formes. Il aborde également d'autres thèmes comme le sexe ou la scatophilie, qui semble prendre une place importante dans le livre :

On bouffera et on se fera bouffer, pendant le même repas on sera le plat et le convive, et on aura autant de haine que d'amour pour tous les autres convives-plats, autant d'appétit que de dégoût, et en même temps, pour toutes les combinaisons possibles de l'animal, de l'animal humain, du social, du sexuel et du gastronomique [...]

Il écrit des phrases longues, avec beaucoup d'énumérations :

On fera la cuisine pendant des semaines entières en se nourrissant simultanément, on baisera dans les cuisines, dans les marmites, on mangera les couples, les trios, les groupes en train de baiser, les solitaires qui se paluche, pendant qu'on les cuisines, [...]

En observant les vidéos de Fernand Fernandez, nous pouvons constater qu'il parle fort, sans s'arrêter. En les regardant, nous avons imaginé un lien entre elles : la première se passe dans un champ, la suivante dans une usine et la dernière dans une cuisine. Chacune des scènes a un rapport avec les aliments.

Selon nous, l'auteur veut nous montrer une manière différente de s'exprimer à travers la poésie, il veut interpeller le lecteur avec des phrases perturbantes.

,dit le fusil de chasse à la tête, de Saul Williams (Caedere, 2008)

MANON, JULIETTE & LILWEN

Saul Williams est un poète, rappeur, écrivain et réalisateur, né le 29 février 1972 à New York. Il a aussi vécu à Paris pendant de nombreuses années. Il a inventé le slam et a joué dans le film **slam** de Marc Levin. Son genre musical est plutôt du style hip-hop, spoken word.

Son recueil de poèmes **,dit le fusil de chasse à la tête** est le seul de ses livres à avoir été traduit et publié en français. C'est un livre assez particulier, il est difficile de faire des liens entre les phrases. On peut remarquer que le titre est en fait la fin d'une phrase dont on peut trouver la suite dans le livre **Plume ordonnée huilée, putride matelas à eau empestant « mère nature est une pute » ,dit le fusil de chasse à la tête.**

Dans ce livre, il évoque plusieurs thèmes comme : l'amour, les religions, la société et lui-même. Les poèmes ne sont pas écrits comme des poèmes classiques, c'est à dire qu'il n'y a pas de rimes et les textes ne sont pas alignés. Il change souvent de police et de taille de caractère, il met certains mots en gras. Sur scène, Saul Williams lit ses textes en accentuant les mots mis en gras et écrits plus gros.

Les chapitres du livre sont numérotés de 10 à 1 comme un compte à rebours : plus on avance dans le livre, moins les textes sont rédigés. Il termine en plaçant un mot par page, **FEU!**

EAU TERRE VENT, qui semblent mettre le lecteur en garde, l'alerter. La quatrième de couverture nous le confirme : il y est écrit que le message que Saul Williams veut transmettre est de **rendre conscients les gens de leur propre pouvoir.**

D'après **Anarchie des octaves**, de Thomas Chapelon (L'Arachnoïde, 2017)

NICOLAS, LOUIS-MARIE & TIMOTHÉ

*N'est pas crevé,
Celui qui se définira, comme mort
Se définit la mort
Le meurtre rongé,
Les vertèbres cassées
De l'empire,
Des prédicateurs,
D'un futur inamovible, d'un passé immuable
Rien n'est donné,
Rien n'est rendu,
Autonomie du sujet
En train de définir la mort
Définir, sa mort
Les gestes du plateau désert,
Il y a des conversations,
Je me parlais,
Tout haut
Dans la salle d'attente de la psychiatrie,
Les tumeurs tuent les humains, les malades
Repliés, attendant la mort
Sur l'extérieur intérieur, physiquement et moralement
Horreur je parlais, tout seul
Au ventilateur éteint,
de ma souffrance
Il fut de bonne coutume avec moi et
Il ne me déranger pas, il restait silencieux
Il était distant, il me comprenait
Les humains tuent les humains.*

(Nous avons essayé d'imaginer les mots qui pouvaient se trouver dans les espaces vides des pages 22-23 du livre.)

Classe de 1^{ère} L du Lycée Nicolas Appert :

Claire Auger, Marion Berthaud, Emma Brighen, Pierrick Charbonnier, Léonard Chevrel, Alia Chicha, Alexandre Choisset-Barreto, Marion Coquet, Titouan Dufour, Juliette Duval, Anthony Gauduchon, Héloïse Hervé, Marine Juszcak, Paula Keramborgne, Marine le Floch, Andréa Le Priol, Manon Lecomte, Angélique Ledroit, Anne-Sophie Loquet, Alya Massri, Isaline Mercier, Pauline Parret, Kylian Pellegrine, Amandine Redureau, Shannon Stierlam, Julien Taillandier.

Classe de 2^{ème} C du Lycée St Stanislas :

Marine Benoist, Timothé Boulay, Anne Bretonnière, Jules Bricaud, Elio Chessé, Sixtine Combe, Angèle Dassonville, Lilas Doussot, Titouan Dreno, Maxime Guérezec, Joseph Guiheneuf, Léa Hang, Victor Harri-Chal, Jade Houssin, Baptiste Julienne, Louis-Marie Klein, Lucas Lagardere, Manon Lamy, Lilwenn Le Gac, Martin Lefeuve, Méhine Mackeidy, Nicolas Maeder, Anna Mocquard, Jade Monnier, Léonard Pineau, Quitterie Piteux, Mathys Raitiere, Thomas Rossi, Helena Roussel, Eryne Seguin, Cassiopée Sorin, Henri Thersen, Juliette Tobon, Romane Vershelde, Clément Viduvier-Perrinet, Salma Younes.

Direction

Magali Brazil

Administration

Jerome Taudon

Communication

Estelle Gaucher

Médiation bibliothèque

Marthe Moura

Les gazettiers :

Coordination éditoriale

Guénaél Boutouillet

Enseignantes

Nathalie Paillet

Elisabeth Mear

Enseignantes documentalistes

Anne Renaud

Chantal Boesme

Virginie Choemet

Maquette

Cécile Delassalle

MIDIMINUITPOÉSIE #17 invite :

Saul Williams, Mike Ladd et Tracie Morris (États-Unis); Myriam Montoya, Ronald Cano et Camila Charry Noriega (Colombie); Les éditions Warm, Stéphane Bouquet, Ply, Grand magasin, La revue *Nioques* avec Jean-Marie Gleize, Benoît Toqué, Eva Niollet, Fernand Fernandez, Corinne Lovera Vitali, Jésus Aured, Nicolas Vargas, Ronan Courty, Perrine Le Querrec, Thomas Chapelon, Sophie Loizeau, Le collectif Dézopilant, Mickaël Lafontaine.

